

## Les sens multiples du végétarisme en Chine

Vincent Goossaert

► **To cite this version:**

Vincent Goossaert. Les sens multiples du végétarisme en Chine. Aïda KANAFANI-ZAHAR, Séverine MATHIEU

Sophie NIZARD. A croire et à manger. Religions et alimentation, L'Harmattan, pp.65-93, 2007. <halshs-00270400>

**HAL Id: halshs-00270400**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00270400>**

Submitted on 4 Apr 2008

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Goossaert, « Les sens multiples du végétarisme en Chine », pdf auteur.  
Pour la version publiée, voir *A croire et à manger. Religions et alimentation*,  
Aïda KANAFANI-ZAHAR, Séverine MATHIEU & Sophie NIZARD, éd.,  
Paris, L'Harmattan, 2007, p. 65-93.

## Les sens multiples du végétarisme en Chine

Vincent Goossaert (GSRL)<sup>1</sup>

Les discours et pratiques végétariennes occupent dans les sociétés chinoises modernes et contemporaines<sup>2</sup> un rôle très important et en pleine mutation. Cette mutation est étroitement liée aux reconfigurations religieuses actuelles. Ma communication vise à esquisser différentes interprétations possibles de la mutation contemporaine du végétarisme chinois à partir d'une perspective historique. Mon propos est d'essayer de comprendre le devenir actuel de rapports entre alimentation et organisation religieuse de la société que j'ai par ailleurs étudiés à partir de sources textuelles<sup>3</sup>.

Mon objet s'offre très volontiers à des comparaisons avec d'autres reconfigurations contemporaines des rapports entre le croire et le manger, à la simple condition de prendre en compte une définition spécifique du végétarisme dans le contexte chinois : le terme « végétarisme » semble en effet impliquer un mouvement cohérent, voire organisé, ce qui n'est pas le cas ici. Les termes chinois d'usage courant qui désignent les pratiques végétariennes sont *chizhai* 持齋, « observer le *zhai* » et *chisu* 吃素, « manger *su* ». Le premier terme renvoie à l'un des concepts les plus polysémiques de la religion chinoise, souvent traduit par « jeûne », lié à la purification rituelle et impliquant l'abstinence de divers mets, y compris mais pas uniquement la viande, ainsi que l'abstinence sexuelle. Le second terme renvoie plus spécifiquement à la nourriture, mais comme nous allons le voir, *su*, par opposition à *hun* 葷, « nourriture carnée », exclut

---

<sup>1</sup> Je tiens à remercier Séverine Mathieu, Sophie Nizard et Aïda Kanafani-Zahar pour l'organisation du colloque « A croire et à manger » d'où est issu cet article, ainsi que Chao Shin-yi qui m'a accompagné sur le terrain à Taipei, et Judy Wu, mon assistante de recherche à Hong Kong.

<sup>2</sup> Je me conforme ici au sens donné à ces termes par les historiens chinois : moderne 1840-1950 et contemporain 1950-.

<sup>3</sup> Vincent Goossaert, *L'interdit du bœuf en Chine. Agriculture, éthique et sacrifice*, Paris, Collège de France, Institut des Hautes Études Chinoises, 2005.

Goossaert, « Les sens multiples du végétarisme en Chine », pdf auteur.  
Pour la version publiée, voir *A croire et à manger. Religions et alimentation*,  
Aïda KANAFANI-ZAHAR, Séverine MATHIEU & Sophie NIZARD, éd.,  
Paris, L'Harmattan, 2007, p. 65-93.

souvent d'autres produits que ceux d'origine animale (nous verrons plus bas comment le lait et les œufs, mais aussi les plantes alliées et l'alcool sont inclus ou non, suivant les individus, dans la pratique contemporaine). Par ailleurs, s'il existe des termes désignant le végétarisme permanent (notamment *changzhai* 長齋, « *zhai* permanent »), il existe aussi des observances occasionnelles de durée variable, et pour lesquelles on utilise également les termes *zhai* et *su*. Les végétariens réguliers mais non permanents observent la pratique le matin, ou le premier et le 15 de chaque mois lunaire (dans le calendrier traditionnel), ou pour son anniversaire, et/ou celui de ses parents, ou encore à certains jours du calendrier liturgique. C'est l'ensemble de ces pratiques permanentes ou régulières que je qualifie de « végétariennes », dans un sens donc nettement distinct de celui en usage en Occident.

Le présent article dresse d'abord un tableau de la situation moderne, jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, puis esquisse différents aspects de la mutation contemporaine en proposant plusieurs interprétations complémentaires. Cette mutation concerne d'abord la société chinoise urbaine, à Taiwan, Hong Kong et en Chine continentale. Mes analyses ont valeur d'hypothèse et se situent à un niveau très général ; il n'existe pas à ma connaissance d'étude approfondie sur le végétarisme contemporain même si de très nombreux travaux le mentionnent en passant. Mes sources, très limitées à ce stade préliminaire de l'enquête, se composent d'interviews avec des restaurateurs végétariens et des leaders religieux, essentiellement à Taipei (Taiwan, été 2005) et Hong Kong (printemps 2007), ainsi qu'avec des collègues et amis chinois, végétariens ou non, complétés par des sources écrites (littérature végétarienne, publiée ou sur Internet, presse).

## 1. Le végétarisme en Chine moderne

L'histoire du végétarisme et de la non-violence envers les animaux en Chine est celle d'un débat poursuivi sur deux millénaires, mais dont les lignes de front et les adversaires n'ont cessé de changer<sup>4</sup>. Alors que les révolutions sacrificielles taoïstes et bouddhiques voulaient supprimer les sacrifices sanglants, ceux-ci n'ont jamais été abolis ; alors que les croisades bouddhiques pour le végétarisme étaient en partie menées par des laïcs, le végétarisme est devenu à partir des V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles l'un des

---

<sup>4</sup> Les paragraphes qui suivent reprennent Goossaert, *Interdit du bœuf*, chap. 1.

traits constitutifs de l'état clérical. Avec le célibat, le végétarisme et l'abstinence d'alcool sont les caractéristiques des élites cléricales bouddhistes et taoïstes Quanzhen 全真 (prenant les vœux de végétarisme et célibat) qui définissent leur pureté et leur capacité à accomplir efficacement certains rituels, ce pourquoi les laïcs les entretiennent. Les deux révolutions sacrificielles, qui ont fait cause commune sur ce thème depuis le début du premier millénaire, ont imposé l'idée, déjà latente de façon ambiguë dans les règles de purification (*zhaijie* 齋戒) de la religion sacrificielle antique, que l'abstention de mise à mort et de consommation de viande mène à une pureté rituelle.

En revanche, le projet tant bouddhique que taoïste d'imposer cette règle de pureté à l'ensemble de la population a échoué ; la force de résistance des communautés de culte sacrifiant aux saints locaux et aux dieux du terroir fut plus grande que la force de contrainte du bouddhisme et du taoïsme (sans parler de la valorisation culinaire et médicale de la viande). De plus, l'idée que le prêtre, bouddhiste ou taoïste, sert d'intermédiaire dans tout rapport au sacré (et donc peut à lui seul assumer les contraintes de la pureté rituelle) joua contre l'imposition à tous de cette exigence de pureté. Si bien qu'une règle de vie à vocation universelle est devenue l'observance démarquant les professionnels des laïcs. Les laïcs observent (avec un zèle très variable suivant les contextes) uniquement pendant les temps de purification (trois jours avant les sacrifices, deuils) les règles (végétarisme, abstinence sexuelle) observées en permanence au sein du clergé.

À partir du VI<sup>e</sup> siècle de notre ère, le végétarisme du clergé ne pose plus de problème ; les bouddhistes l'ont adopté, les taoïstes (à l'exception de l'ordre monastique Quanzhen) l'ont progressivement cantonné aux seuls temps du rituel ; c'est celui des laïcs qui est débattu. L'encouragement continu au végétarisme de la part des bouddhistes et des taoïstes envers les populations provoqua deux résultats : d'une part la pratique régulière (en sus des deuils et des préparations aux sacrifices) des jours de jeûne (*zhai*), et d'autre part l'adoption chez certains groupes de zéloteurs d'un végétarisme permanent. Lors des jours de jeûne, les fidèles observent les interdits chez eux ou, si possible, se réunissent dans un monastère ou un sanctuaire, bouddhique ou taoïste, prennent pour vingt-quatre heures des vœux d'abstinence sous la direction d'un religieux, célèbrent ensemble un rituel et/ou écoutent des sermons et partagent un repas maigre.

Les bouddhistes tentèrent quant à eux d'augmenter encore la fréquence des jours saints, en instituant notamment six jours de jeûne par

Goossaert, « Les sens multiples du végétarisme en Chine », pdf auteur.  
Pour la version publiée, voir *A croire et à manger. Religions et alimentation*,  
Aïda KANAFANI-ZAHAR, Séverine MATHIEU & Sophie NIZARD, éd.,  
Paris, L'Harmattan, 2007, p. 65-93.

mois (les 8, 14, 15, 24, 29 et 30), ainsi que trois périodes de quinze jours dans l'année, les premières quinzaines des 1<sup>er</sup>, 5<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> mois. Ces jeûnes réguliers proposés à tous les laïcs respectant au moins les cinq préceptes sont attestés dans le bouddhisme indien, mais ils prirent en Chine une importance et un prestige considérablement plus importants. Ils venaient s'ajouter à la pratique de dévotion accrue le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois (*shuowang* 朔望), où l'on visite les temples et l'on mange maigre, et qui date sans doute des Han (-206 - 220), voire avant. Les taoïstes, vers le v<sup>e</sup> ou le vi<sup>e</sup> siècle, répondirent à la surenchère bouddhique en proposant des calendriers plus denses encore en jeûnes (dix jours par mois), et fondés sur la même justification : certains jours, les dieux descendent parmi les humains contrôler leur conduite, et il convient d'être particulièrement pieux, et donc de jeûner, ces jours-là. Le jeûne est aussi pratiqué à titre individuel, par dévotion à certaines divinités : ainsi, le jeûne de Guanyin, des Trois officiers (Sanguan 三官), du Dieu du Tonnerre (Leizu 雷祖), de l'Empereur de Jade (Yuhuang 玉皇), des Dix rois des enfers, tous à des jours spécifiques. Les familles pratiquant un tel jeûne accrochent un panneau inscrit « zhaijie » à leur porte.

Il faut souligner que ces jeûnes ne sont pas imposés par une quelconque église. L'organisation socio-religieuse de la Chine moderne est formée de communautés de culte indépendantes dont certaines emploient des spécialistes religieux (taoïstes, bouddhistes, confucianistes, médiums, ...). Ces spécialistes ont chacun leurs propres règles mais ne peuvent les imposer aux laïcs. Chez les bouddhistes et les taoïstes, il existe un rite de conversion, la prise de refuge dans les Trois joyaux et les Cinq préceptes, mais il n'implique pas l'obéissance au clergé, ni l'exclusion des autres pratiques religieuses. Il existe des individus qui, par conviction, conformément toute leur vie religieuse aux normes bouddhiques ou taoïstes, et peuvent être qualifiés de bouddhistes ou taoïstes laïques, mais, bien qu'on en trouve des exemples assez nombreux chez les lettrés, il ne s'agit que d'une minorité de la population.

L'impact le plus important des autorités religieuses sur les pratiques diététiques et religieuses des populations est l'organisation d'associations dévotionnelles ayant leurs règles propres. En Chine pré-moderne et moderne, le type le plus fréquent d'association bouddhique est celui consacré au culte de la Terre pure, dont les membres se rassemblent régulièrement pour réciter le nom du bouddha Amithāba, réitérer le vœu de renaître dans sa Terre pure et pratiquer diverses œuvres charitables ou de dévotion. On y respecte en général l'abstinence de viande pendant les

Goossaert, « Les sens multiples du végétarisme en Chine », pdf auteur.  
Pour la version publiée, voir *A croire et à manger. Religions et alimentation*,  
Aïda KANAFANI-ZAHAR, Séverine MATHIEU & Sophie NIZARD, éd.,  
Paris, L'Harmattan, 2007, p. 65-93.

assemblées, mais les membres ne prennent pas nécessairement de vœu de végétarisme pour le temps ordinaire.

Un autre type d'association très répandu est celui destiné à la libération d'être vivants, *fangsheng* 放生, qui devint l'expression privilégiée de l'injonction de non-violence [envers les animaux], *jiesha* 戒殺<sup>5</sup>. Au début du second millénaire, le *fangsheng* est devenu une pratique institutionnalisée dans le cadre d'associations qui s'y consacrent régulièrement et qui fondent et entretiennent des sanctuaires pour animaux, généralement dans l'enceinte de monastères bouddhiques. Ces sanctuaires sont le plus souvent appelés *fangsheng chi* 放生池, « étang » où l'on relâche poissons et tortues, car c'est la forme de sanctuaire la plus simple à gérer ; cependant on trouve aussi des sanctuaires pour des mammifères.

Qu'en est-il de l'observance stricte, permanente du végétarisme par les laïcs ? Alors que des pratiques telles que l'observance régulière des jours de jeûne ou la libération d'être vivants étaient fortement encouragées par le clergé, le végétarisme permanent avait jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle un statut plus ambigu. On trouve certes des lettrés bouddhisants, les *jushi* 居士, vivant une vie de retraite, d'enseignement, de méditation et d'œuvres pieuses, qui respectent un végétarisme permanent.

Bien qu'il s'agisse avant tout d'une démarche éthique, le végétarisme laïque est formalisé par un vœu. Tout au long de l'histoire chinoise, de nombreux lettrés dévots devenus végétariens ont commencé cette pratique lors d'un deuil puis ont décidé de s'y tenir définitivement. D'autres, après une expérience marquante, par exemple un miracle auquel ils ont assisté, font un vœu solennel au Ciel de ne plus jamais manger de viande. Le végétarisme peut aussi être formalisé par l'institution cléricale. Beaucoup de *jushi* passent en effet par une ordination laïque (les vœux de bodhisattva selon le *Fanwang jing* 梵網經)<sup>6</sup>.

Le caractère solennel, voire dramatique, du vœu de végétarisme s'explique par les difficultés qu'il implique. L'adoption du végétarisme posait des problèmes épineux, notamment lors des banquets. Certains invités s'estimaient insultés si on leur servait des légumes ; de même, sauf à ne fréquenter que des végétariens, de la viande était servie partout où l'on était invité, et un hôte pouvait s'offenser qu'on la refuse. Certes la

---

<sup>5</sup> Joanna F. Handlin Smith, « Liberating Animals in Ming-Qing China: Buddhist Inspiration and Elite Imagination », *Journal of Asian Studies*, n° 58-1, 1999.

<sup>6</sup> Holmes Welch, *The Practice of Chinese Buddhism*, Cambridge, Harvard University Press, 1967, p. 361-365.

Goossaert, « Les sens multiples du végétarisme en Chine », pdf auteur.  
Pour la version publiée, voir *A croire et à manger. Religions et alimentation*,  
Aïda KANAFANI-ZAHAR, Séverine MATHIEU & Sophie NIZARD, éd.,  
Paris, L'Harmattan, 2007, p. 65-93.

mode de la non-violence envers les animaux est aussi motivée par le rejet des banquets extravagants<sup>7</sup>. Le végétarisme se pratique aisément dans les cas où, du fait d'une prédication ou d'un miracle particulièrement convaincant, toute une famille ou tout un village prête serment. Mais dans les autres cas le choix d'une vie végétarienne n'était facile à assumer que pour un individu suffisamment âgé et prestigieux pour imposer ses exigences au cercle de ses relations sociales, de ses voisins, de ses collègues et de ses parents. De même, la participation au culte des ancêtres et aux cultes locaux ne pouvait se faire, pour un végétarien, que si l'on était chef de famille et donc en position d'imposer le type d'offrande et de banquet. Cela arrivait : on observe chez les lettrés végétariens du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle des sacrifices végétariens, justifiés d'une part par le souhait des défunts, et de l'autre (puisqu'on peut tout justifier par la piété filiale) par la volonté de ne pas faire encourir un péché à ses ancêtres. Mais cette vision ne s'impose pas partout, loin s'en faut ; quelques lettrés d'un certain âge, de famille riche et respectée, tenus en estime pour leur érudition et aussi pour leurs œuvres charitables, peuvent l'assumer, mais ce n'est pas une chose qu'un petit lettré aspirant à faire carrière peut se permettre : pour ce dernier, la pression pour participer aux banquets et sacrifices « normaux », avec viande, était probablement insurmontable<sup>8</sup>.

Sans doute est-ce pour toutes ces raisons que le clergé bouddhiste de la fin de l'empire ne fait pas du végétarisme permanent un thème missionnaire. Le plus célèbre des moines de l'époque des Ming, Zhuhong 祿宏 (1535-1615), est aussi le plus militant sur ce thème : il est particulièrement connu pour ses campagnes en faveur de la libération d'être vivants et de la non-violence envers les animaux, et son *Jiesha fangsheng wen* 戒殺放生文 est un texte très répandu, abondamment commenté et cité comme texte de référence jusqu'aujourd'hui. Or, Zhuhong insiste essentiellement sur la libération d'être vivants et la non-mise à mort ; il fait certes l'éloge du végétarisme à ses adeptes laïques, mais comme idéal ultime, et admet (pour un laïc) qu'on doit dans

---

<sup>7</sup> Smith, « Liberating Animals », p. 65-67.

<sup>8</sup> Dans le célèbre roman du XVIII<sup>e</sup> siècle *Rulin waishi*, un lettré raconte comment il dut interrompre sa pratique végétarienne pour manger la viande sacrificielle de Confucius offerte par le supérieur de l'école : *Rulin waishi*, chapitre 2, p. 25.

Goossaert, « Les sens multiples du végétarisme en Chine », pdf auteur.  
Pour la version publiée, voir *A croire et à manger. Religions et alimentation*,  
Aïda KANAFANI-ZAHAR, Séverine MATHIEU & Sophie NIZARD, éd.,  
Paris, L'Harmattan, 2007, p. 65-93.

certaines circonstances manger de la viande ; il insiste alors pour qu'on l'achète plutôt que de faire abattre soi-même l'animal<sup>9</sup>.

Du fait des contraintes qu'imposerait un végétarisme permanent, les laïcs pieux adoptent diverses formes de compromis. Parmi les adeptes de la libération d'être vivants et de la non-violence, on trouve certes quelques végétariens permanents, mais la plupart ont un régime comprenant un peu de viande ; ils pratiquent la modération, mais non la suppression totale des aliments carnés. Ces laïcs mangent de la viande en certaines occasions (banquets familiaux ou fêtes communautaires) et en grande majorité ils pratiquent les sacrifices de la manière habituelle. De plus, beaucoup s'abstiennent de consommer certains animaux — notamment les bovins. Ils choisissent de faire ce qui pour les paysans est souvent une simple nécessité : ne manger de viande que pour les sacrifices et célébrations collectives.

La revendication végétarienne produit donc une tension dans la société chinoise ; on peut adopter les valeurs et les pratiques du bouddhisme, tant qu'elles ne sont pas en contradiction avec les valeurs générales de la société et de la religion chinoise, notamment les obligations du sacrifice. Le clergé est autorisé à faire exception, mais seulement lui. De fait, le végétarisme ne fut jamais interdit par la loi impériale, mais il n'en fut pas loin.

En effet, plus qu'aux *jushi* dévots, le végétarisme en vint dès le XII<sup>e</sup> siècle, et de plus en plus jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, à être associé à des groupes dévotionnels (que la tradition historiographique qualifie le plus souvent de « sectaires ») prenant collectivement le vœu de s'abstenir définitivement de toute viande. Ces groupes se caractérisent par une adhésion volontaire, individuelle, militante et dans certains cas exclusive d'autres formes de vie religieuse. Selon certains auteurs, ils sont issus des associations vouées à la Terre pure, évoquées plus haut, dont certaines semblent s'être engagées dans une voie les menant vers une plus grande indépendance vis-à-vis des institutions cléricales (voire, dans certains cas plus tardifs, à un rejet virulent du bouddhisme institutionnel et du clergé),

---

<sup>9</sup> Yü Chün-fang, *The Renewal of Buddhism in China: Chu-Hung and the Late Ming Synthesis*, New York, Columbia University Press, 1981, p. 27, 76, 85-87 ; Smith, « Liberating Animals », p. 57-62. La différence entre la pratique de la non-violence envers les animaux et l'adoption du végétarisme est généralement implicite dans les textes et doit donc être soulignée. Smith, « Liberating Animals », n. 21, cite une anecdote dans laquelle un homme qui pratiquait la libération d'être vivants de manière « hypocrite » tout en mangeant de la viande est puni, ce qui suggère que c'était là l'attitude la plus courante.

Goossaert, « Les sens multiples du végétarisme en Chine », pdf auteur.  
Pour la version publiée, voir *A croire et à manger. Religions et alimentation*,  
Aïda KANAFANI-ZAHAR, Séverine MATHIEU & Sophie NIZARD, éd.,  
Paris, L'Harmattan, 2007, p. 65-93.

et vers une forme d'engagement religieux plus intense et exclusive. Souvent, ils fondent des temples qu'ils gèrent eux-mêmes, sans clergé, et rendent des services liturgiques semblables à ceux des moines, mais gratuitement. Les « végétariennes » (*zhaigu* 齋姑) sont encore aujourd'hui un type de spécialiste religieux important, notamment dans la Chine du Sud.

Les groupes dévotionnels variés, désormais rassemblés par l'État sous le terme générique de Bailian 白蓮 (Lotus Blanc), connaissent à partir du XVI<sup>e</sup> siècle de nouvelles transformations dans leur théologie, avec l'émergence d'une divinité-mère universelle qui veut sauver les élus. Du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours, certains de ces groupes, suivant leurs leaders, radicalisent le discours millénariste et eschatologique contenu dans leurs écritures et basculent dans l'insurrection armée, tandis que d'autres, plus nombreux, se consacrent à la piété et à la méditation et se fondent dans le paysage religieux, discrets puisqu'interdits par l'État, mais n'en continuant pas moins de se perpétuer siècle après siècle. S'il n'est possible qu'à un niveau très général de rassembler dans une même catégorie l'ensemble des groupes dévotionnels, sans clergé, du Bailian originel du XII<sup>e</sup> siècle jusqu'à des groupes actuels tels que le Yiguandao 一貫道<sup>10</sup>, on peut toutefois observer que l'une de leurs caractéristiques communes les plus marquantes est la stricte adhésion de tous les membres, et ce de façon permanente, à un régime végétarien. La pratique du végétarisme par les groupes dévotionnels est à ce point caractéristique que plusieurs groupes ont été qualifiés de « religions végétariennes », *zhaijiao* 齋教 (terme qui s'impose pendant l'occupation japonaise de Taiwan) : il s'agit notamment du Longhuahui 龍華會, du Jinchuangjiao 金幢教 et du Xiantianjiao 先天教, actifs en particulier dans le sud de la Chine<sup>11</sup>.

L'adoption du végétarisme par ces groupes a dès les origines une dimension nettement polémique. En effet, les sources bureaucratiques décrivent leurs activités par l'expression *chicai shimo* 喫菜事魔, « ils

---

<sup>10</sup> Sur le Yiguandao, voir notamment David Jordan & Daniel Overmyer, *The Flying Phoenix*, Princeton, Princeton University Press, 1986.

<sup>11</sup> Jan J.M. de Groot, *Sectarianism and Religious Persecution in China*, Amsterdam, Johannes Müller, 1903-1904, p. 176-241 ; Charles Brewer Jones, *Buddhism in Taiwan. Religion and the State 1660-1990*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 1999, p. 14-30.

Goossaert, « Les sens multiples du végétarisme en Chine », pdf auteur.  
Pour la version publiée, voir *A croire et à manger. Religions et alimentation*,  
Aïda KANAFANI-ZAHAR, Séverine MATHIEU & Sophie NIZARD, éd.,  
Paris, L'Harmattan, 2007, p. 65-93.

mangent des légumes et servent les démons<sup>12</sup>. » Originellement créée en 1121 pour stigmatiser des groupes manichéens implantés en Chine du Sud<sup>13</sup>, cette expression deviendra un *leitmotiv* systématiquement utilisé au cours des siècles à l'encontre de tous les groupes dévotionnels. Il est probable que le reproche ainsi adressé conjugue l'accusation d'hétérodoxie et de propension à se rebeller avec celle de s'isoler de la société ambiante, de s'interdire de participer aux cultes et banquets qui soudent les communautés locales.

Le vœu de végétarisme, selon l'analyse de Barend ter Haar, est un geste fort de conversion religieuse avec une portée exclusive ; ce genre de geste se distingue nettement des gestes ordinaires de dévotion, même fervente (pèlerinage, donation, organisation d'un rituel, récitation quotidienne...) qui répondent à une crise ou à un besoin et, contrairement à la conversion, n'engagent pas nécessairement la personne dans une recherche de salut<sup>14</sup>. La pratique du végétarisme, hors des périodes de *zhai* collectif, est rare chez les laïcs avant le XX<sup>e</sup> siècle, et correspond généralement à un engagement dans un groupe dévotionnel comme le Bailian. De ce fait, le végétarisme permanent des laïcs en vint même à être réprouvé par certains moines, qui préférèrent voir les laïcs pécher un peu en mangeant occasionnellement de la viande que pécher beaucoup en adhérant à des groupes dévotionnels hors du contrôle du clergé<sup>15</sup>.

Cette association du végétarisme avec l'adhésion à des groupes religieux controversés (du moins dans le discours de l'État) ne fera que

---

<sup>12</sup> Barend ter Haar, *The White Lotus Teachings in Chinese Religious History*, Leiden, Brill, 1992, p. 48-55 ; Chikusa Masaaki 竺沙雅章, « Kissai jima ni tsuite » 喫菜事魔について, *Chūgoku bukkyō shakaishi kenkyū* 中國佛教社會史研究, Kyoto, Dōhōsha, 1982.

<sup>13</sup> Les manichéens d'Asie centrale sont installés en Chine depuis les Tang et des communautés de convertis chinois sont attestées en Chine du IX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin des Yuan. Les manichéens sont effectivement végétariens, mais il ne semble pas que leur végétarisme ait pu influencer de façon significative celui des groupes bouddhiques.

<sup>14</sup> Barend ter Haar, « Buddhist-Inspired Options : Aspects of Lay Religious Life in the Lower Yangzi from 1100 until 1340 », *T'oung Pao*, n° LXXVII 1-3, 2001, p. 129-137. Les récits de conversion discutés par ter Haar impliquent souvent des gens particulièrement concernés par le péché de tuer et manger de la viande, notamment des bouchers. Le fait d'abandonner son métier renforce encore la coupure impliquée par le fait de devenir végétarien et d'adhérer à un groupe dévotionnel.

<sup>15</sup> Ter Haar, « Buddhist-Inspired Options », p. 137.

Goossaert, « Les sens multiples du végétarisme en Chine », pdf auteur.  
Pour la version publiée, voir *A croire et à manger. Religions et alimentation*,  
Aïda KANAFANI-ZAHAR, Séverine MATHIEU & Sophie NIZARD, éd.,  
Paris, L'Harmattan, 2007, p. 65-93.

croître avec le temps. Un épisode survenu en 1878 donne une idée de la suspicion entourant le refus de manger de la viande profondément ancrée dans la mentalité des élites dirigeantes du pays. Cette année-là, un groupe dévotionnel a été identifié et condamné par le magistrat de Yangzhou (province du Jiangsu). Or, quelque temps plus tard, ce même magistrat rencontre d'anciens membres du groupe dissout qui lui disent pratiquer la récitation du nom de Buddha (*nianfo* 念佛) et le végétarisme ; il se met en colère, disant que c'est interdit, fait préparer des plats de porc et les force à en manger en public<sup>16</sup>. Ce faisant, le magistrat outrepassait quelque peu le code et la jurisprudence, qui, dans leur interdiction des « groupes hétérodoxes » végétariens, ajoutaient néanmoins qu'il était permis, à titre strictement individuel (sans former de congrégation) d'observer le végétarisme<sup>17</sup>.

Le végétarisme doit tout son intérêt à son statut ambigu ; il devient à partir du XII<sup>e</sup> siècle associé à des mouvements religieux laïques fortement controversés mais il n'est pas dans son principe déconsidéré pour autant. Comme l'observe un missionnaire protestant écrivant en 1865, « The feeling that the eating of flesh is sensual and sinful, or quite incompatible with the highest degree of sincerity and purity, is a very popular one among the Chinese of all classes<sup>18</sup>. » Il est considéré comme une pratique noble chez certains — clergé bouddhiste et taoïste Quanzhen, certains lettrés *jushi* —, mais pas chez d'autres. Il constitue une extension logique de pratiques (le vœu de non-violence et l'abstinence de viande à dates régulières) largement acceptées dans la société jusqu'au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, où elles furent critiquées par certains intellectuels et/ou révolutionnaires qui les incluaient, avec raison, parmi les coutumes de la société traditionnelle qu'ils voulaient abattre. Le végétarisme est à la fois

---

<sup>16</sup> « Le ling kaihun » 勒令開葷, *Shenbao* 申報, 18 juin 1878. Pour une analyse détaillée des rapports entre l'État impérial et les groupes végétariens, voir Lin Rongze 林榮澤, « Chizhai jiesha. Qingdai minjian zongjiao yu zhajie xinyang zhi yanjiu 吃齋戒殺。清代民間宗教與齋戒信仰之研究 », thèse de doctorat, Université Guoli Taiwan shifan daxue, 2004.

<sup>17</sup> De Groot, *Sectarianism*, p. 137 sq., 151, 158.

<sup>18</sup> Justus Doolittle, *Social Life of the Chinese : With Some Account of Their Religious, Governmental, Educational, and Business Customs and Opinions, with Special but Not Exclusive Reference to Fuhchau*, 2 vols, New York, Harper, 1865, p. 183; voir aussi Jan J.M. de Groot, « Miséricorde envers les animaux dans le bouddhisme chinois », *T'oung Pao*, n° 3, 1892 (texte repris dans *Le code du Māhayāna en Chine : son influence sur la vie monacale et sur le monde laïque*, Amsterdam, Johannes Müller, 1893).

Goossaert, « Les sens multiples du végétarisme en Chine », pdf auteur.  
Pour la version publiée, voir *A croire et à manger. Religions et alimentation*,  
Aïda KANAFANI-ZAHAR, Séverine MATHIEU & Sophie NIZARD, éd.,  
Paris, L'Harmattan, 2007, p. 65-93.

l'expression ultime de valeurs reconnues (la bienveillance envers tous les êtres, la frugalité) et le contraire de l'un des fondements de la culture chinoise, la religion sacrificielle. Par conséquent, en chaque circonstance, l'attitude chinoise envers le sacrifice et la viande résulte d'un compromis entre des idéaux religieux divergents mais également orthodoxes. Il existe un végétarisme chic, qui élabore une nourriture raffinée jouant sur l'imitation de la viande<sup>19</sup>, et un autre végétarisme, radical et militant.

La nature fondamentalement condamnable (sauf pour des sacrifices prescrits) de la mise à mort d'un animal, de l'activité de la boucherie ou de la pêche, et de la consommation de viande, constitue l'un des traits de la morale commune de la religion chinoise, telle qu'elle s'exprime, à l'époque moderne, dans les livres de morale (*shanshu* 善書). La lecture de textes de tous genres suggère fortement que pour l'élite lettrée les mises à mort d'animaux étaient largement considérées comme un mal nécessaire (pour se nourrir de la viande essentielle pour les malades ou les vieux, ou pour les sacrifices), non comme un acte naturel. Les textes où des lettrés défendent une position confucianiste dure et critiquent les pratiques bouddhiques sont sur ce point sur la défensive, reconnaissant la validité de l'idéal de la non-violence envers les animaux mais critiquant seulement son interprétation erronée par les bouddhistes. Une des conséquences de cette attitude fut de faire de la personne du boucher un personnage honni ; la littérature édifiante, anecdotique et romanesque est pleine de personnages de bouchers, représentés comme des pécheurs détestables, mais qui parfois sont convertis et abandonnent leur métier.

En conclusion, sur des bases originellement séparées — d'une part les temps d'abstinence de la religion antique, et d'autre part les révolutions sacrificielles taoïste et bouddhique —, la religion chinoise qui s'est progressivement construite a inclus, parmi les éléments de sa morale commune, le respect de la vie animale et l'abstinence, autant que possible, de viande. Cet idéal entraine néanmoins en contradiction avec la pratique de la religion sacrificielle — ainsi, naturellement, qu'avec le goût d'une bonne partie des classes privilégiées pour la viande —, et les autorités morales, les clergés des Trois enseignements (confucianisme, bouddhisme, taoïsme), ont proposé des solutions de compromis formulées différemment dans les trois cas, mais qui ne diffèrent que dans les détails : une abstention générale de mise à mort, une régulation de la consommation de viande, et des temps d'abstinence complète. Le statut

---

<sup>19</sup> Françoise Sabban, « La viande en Chine : imaginaire et usages culinaires », *Anthropozoologica*, 18, 1993, p. 84-86.

Goossaert, « Les sens multiples du végétarisme en Chine », pdf auteur.  
Pour la version publiée, voir *A croire et à manger. Religions et alimentation*,  
Aïda KANAFANI-ZAHAR, Séverine MATHIEU & Sophie NIZARD, éd.,  
Paris, L'Harmattan, 2007, p. 65-93.

du végétarisme permanent, quant à lui, du fait de sa contradiction avec le sacrifice et les obligations de commensalité ainsi que de sa possible association à des groupes controversés, reste ambigu.

L'une des façons d'observer le consensus éthique sur les animaux, et sans doute une façon particulièrement probante pour un lecteur occidental, est de lire les réactions à ce sujet des premiers résidents occidentaux en Chine sous les Ming, les missionnaires jésuites, et les contre-réactions chinoises. Matteo Ricci (1552-1610), le premier, s'opposa aux conceptions chinoises de l'animal comme être vivant au même titre que l'homme et à qui donc la bienveillance est due ; il exposa aux Chinois la position chrétienne alors prévalente, selon laquelle les animaux ont été créés par Dieu pour servir aux hommes, et qu'il est licite de les tuer et les consommer selon ses besoins ; par la même occasion, Ricci réfutait la notion de réincarnation. Les Chinois en contact avec les thèses de Ricci et de ses coreligionnaires et successeurs réagirent vivement ; leurs réfutations montrent que la bienveillance envers les animaux constituait à leurs yeux l'une des preuves de la supériorité de la civilisation chinoise, et qu'à l'inverse, l'indifférence de Ricci montrait la barbarie de la civilisation chrétienne<sup>20</sup>.

Dès l'époque de Ricci, les missionnaires chrétiens ayant converti des adeptes précédemment membres de groupes végétariens obligeaient également ces derniers à manger de la viande publiquement, comme le faisait, pour des raisons en partie différentes, le fonctionnaire déjà évoqué<sup>21</sup>. Cette opposition chrétienne au végétarisme chinois ne fit que s'amplifier à l'époque moderne, et la condamnation par les missionnaires protestants du végétarisme, l'obligation d'y renoncer avant de pouvoir être baptisé — d'où l'expression employée par Eric Reinders de

---

<sup>20</sup> Roman Malek, « *Ieiunium and Zhai* : Foundations and Practice of Fasting and Abstinence in 17th-18th Century Chinese Catholicism », communication au colloque « Court, Ritual Community, and the City : Chinese and Christian Rituality in Late Imperial Beijing », 17-19 juin 2004, Leuven, a développé une analyse très détaillée du rapport entre les notions chinoises et chrétiennes du jeûne, fondé notamment sur une littérature chrétienne abondante où les missionnaires visaient à se démarquer le plus nettement possible des groupes dévotionnels végétariens chinois (de crainte d'être assimilés à eux). Le fait que le poisson soit admis les jours de jeûne chrétien, notamment, était très mal compris des Chinois.

<sup>21</sup> Malek, « *Ieiunium and Zhai* ».

Goossaert, « Les sens multiples du végétarisme en Chine », pdf auteur.  
Pour la version publiée, voir *A croire et à manger. Religions et alimentation*,  
Aïda KANAFANI-ZAHAR, Séverine MATHIEU & Sophie NIZARD, éd.,  
Paris, L'Harmattan, 2007, p. 65-93.

« baptême par la viande »<sup>22</sup> —, et l'association ainsi faite entre virilité, salut, modernité et viande contribuèrent fortement à la dévalorisation du végétarisme chez bon nombre d'intellectuels modernes.

## 2. Les changements contemporains

Les changements de la pratique végétarienne dans le monde chinois contemporain s'observent à différents niveaux. Le plus important, encore que le plus difficile à cerner, est une augmentation quantitative. Faute d'enquête sociologique de grande échelle, on ne peut que constater le discours tenu très largement tant par les végétariens eux-mêmes que par de nombreux Chinois non-végétariens, pour qui le végétarisme est de plus en plus courant et visible dans l'espace public. Bien entendu, cette visibilité émerge dans un contexte où la viande est devenue un aliment quotidien même pour les classes les moins aisées, ce qui n'était pas le cas il y a encore trente ou quarante ans.

Le second changement, directement lié au premier, est la réception sociale de la pratique, qui évolue nettement en faveur d'une plus grande acceptation. Sans avoir été jamais vraiment stigmatisé, le végétarisme permanent a longtemps été considéré comme synonyme d'appartenance à des groupes religieux considérés par une bonne partie de la population comme plus ou moins marginaux. Aujourd'hui, le végétarisme est beaucoup plus ouvertement revendiqué par ses adeptes, en particulier ceux qui n'appartiennent pas à un groupe dévotionnel. Si dans les milieux plus ou moins traditionalistes et pieux, le végétarisme a toujours été considéré comme un idéal, « le passage à l'acte » semble plus aisé aujourd'hui que jadis<sup>23</sup>. Par exemple, les banquets de mariage végétariens deviennent sinon courants, du moins possibles pour un couple dont tous les proches n'appartiennent pas nécessairement à une communauté

---

<sup>22</sup> Eric Reinders, *Borrowed Gods and Foreign Bodies. Christian Missionaries Imagine Chinese Religion*, Berkeley, University of California Press, 2005, chap. 10, « Blessed are the Meat-eaters », donne une analyse détaillée du discours missionnaire anti-végétarien à la fin de l'empire et jusqu'aujourd'hui.

<sup>23</sup> Dans un contexte très différent (le clergé bouddhique birman), Guillaume Rozenberg, « Végétarisme et sainteté dans le bouddhisme du Theravāda. Pour une relecture des sources anciennes à la lumière de la réalité contemporaine », *Archives de Sciences Sociales des Religions*, 120, 2002, évoque aussi la distance entre l'affirmation universelle du végétarisme comme idéal et la question polémique de son application concrète par des zéloteurs.

Goossaert, « Les sens multiples du végétarisme en Chine », pdf auteur.  
Pour la version publiée, voir *A croire et à manger. Religions et alimentation*,  
Aïda KANAFANI-ZAHAR, Séverine MATHIEU & Sophie NIZARD, éd.,  
Paris, L'Harmattan, 2007, p. 65-93.

religieuse végétarienne. Il est permis de se demander dans quelle mesure le coût social de se déclarer végétarien n'est pas en train de diminuer voire de disparaître, à des vitesses variables, cependant, Taiwan représentant le cas de diminution le plus marqué.

Concurremment, le profil sociologique des végétariens change. Le végétarisme est traditionnellement associé aux femmes et aux personnes âgées, dont beaucoup l'adoptent après la fin de la vie active, afin de s'engager dans une période de sanctification personnelle en vue de l'approche de la mort. Cette association du végétarisme aux femmes et particulièrement aux femmes âgées, chez qui il est considéré comme plus normal et acceptable que chez les hommes jeunes, est ancienne, et était déjà nettement en évidence au début du second millénaire<sup>24</sup>. Comme forme de pratique dévotionnelle domestique, le végétarisme incarne traditionnellement une forme de spiritualité nettement féminine. Aujourd'hui, si le végétarisme reste (de l'avis général) majoritairement féminin, l'essor de la pratique au sein des jeunes adultes a beaucoup contribué au changement de sa signification sociale et à son intrusion dans l'espace public.

Le troisième changement concerne donc les lieux de la pratique. Il a toujours été, et reste fréquent, de trouver une famille majoritairement non-végétarienne mais où une ou plusieurs femmes du foyer, tout en préparant de la nourriture carnée pour la table commune, sont elles-mêmes végétariennes régulières, quoique rarement permanentes. Mais, en dehors de la famille, l'offre des restaurants a beaucoup évolué. De plus en plus, les restaurants de bon standing offrent un menu végétarien. Mais surtout, les restaurants végétariens sont de plus en plus nombreux et variés. Leur présence dans les quartiers chinois des pays occidentaux reste limitée (un restaurant chinois végétarien est bien connu à Paris). On assiste en revanche à un grand essor des restaurants végétariens dans l'ensemble des grandes villes chinoises, que ce soit en Chine Populaire, à Taiwan, à Hong Kong et Singapour ou en Asie du Sud-Est. Je développerai ici les cas de Taïpei et Hong Kong, où j'ai mené une courte enquête.

Le cas de Taiwan est spécifique en ceci que, jusque dans les années 1970, on estimait que plus de 90% des restaurants végétariens de l'île étaient gérés par des adeptes du Yiguandao (chiffre donné tant par des cadres du Yiguandao que par des restaurateurs et des chercheurs). Il s'agissait de petits restaurants à prix modestes, où les plats étaient en libre

---

<sup>24</sup> Lu Huitzu, « Women's Ascetic Practices during the Song », *Asia Major*, n° 15-1, 2004.

Goossaert, « Les sens multiples du végétarisme en Chine », pdf auteur.  
Pour la version publiée, voir *A croire et à manger. Religions et alimentation*,  
Aïda KANAFANI-ZAHAR, Séverine MATHIEU & Sophie NIZARD, éd.,  
Paris, L'Harmattan, 2007, p. 65-93.

service et à volonté. Si les restaurants tenus par les adeptes du Yiguandao restent nombreux (on les estime aujourd'hui à environ deux-tiers), un phénomène récent et important est le développement de restaurants végétariens chics, de grande taille, affiliés de diverses manières au bouddhisme (les moines et nonnes y sont d'ailleurs reçus gratuitement, ou à prix réduits, et y viennent souvent), et incorporant des éléments de l'esthétique culinaire occidentale. Contrairement aux petits restaurants tenus par les membres du Yiguandao, ces nouveaux restaurants peuvent organiser dans leurs locaux de grands banquets (de mariage, par exemple). Notons que le banquet de mariage végétarien est intimement lié au développement du mariage bouddhique, lui-même une invention contemporaine. À partir du moment où il veut se définir comme « religion » au sens occidental, le bouddhisme doit avoir un rite pour tous les événements de la vie, alors que traditionnellement, s'ils interviennent pour la mort, les bouddhistes ne sont pas impliqués dans les rites de mariage<sup>25</sup>.

La diversification des affiliations religieuses (y compris l'absence d'affiliation) des restaurants végétariens, ou plutôt de leurs gérants, entraîne des différences plus ou moins marquées dans l'affichage d'une telle affiliation. Certains restaurants ont une visibilité confessionnelle très réduite ; les restaurateurs Yiguandao reconnaissent leur identité religieuse quand on leur demande (en posant la question d'une manière exprimant une certaine connaissance ou empathie pour le Yiguandao) mais ne l'affichent pas. Certains restaurants ont des signes qui marquent le lieu comme « religieux » mais sont assez neutres : statue de Guanyin, signe bouddhique tel que la swastika sur l'enseigne, chants dévotionnels (*namo Omitufo*) comme musique d'ambiance, étagère couverte de livres de morale gratuits à la disposition des clients<sup>26</sup>. L'affiliation bouddhique s'affiche davantage que l'affiliation Yiguandao, par le nom du restaurant et la décoration (statuaire, livres mis à disposition), mais les nouveaux restaurants végétariens bouddhiques prennent garde aussi de ne pas repousser une clientèle jeune par une ambiance « dévote » en évitant la musique religieuse.

---

<sup>25</sup> Linda Learman, « Modernity, Marriage, and Religion: Buddhist Marriages in Taiwan (China) », thèse de doctorat, Boston University, 2005. Plusieurs temples de Hong Kong organisent aussi des mariages taoïstes, une innovation critiquée par certains taoïstes eux-mêmes.

<sup>26</sup> Des observateurs attentifs reconnaissent l'affiliation du lieu par exemple d'après les statues : Sakyamuni marque le bouddhisme, tandis que Maitreya ou Jigong marquent le Yiguandao.

Goossaert, « Les sens multiples du végétarisme en Chine », pdf auteur.  
Pour la version publiée, voir *A croire et à manger. Religions et alimentation*,  
Aïda KANAFANI-ZAHAR, Séverine MATHIEU & Sophie NIZARD, éd.,  
Paris, L'Harmattan, 2007, p. 65-93.

Il faut noter que presque tous les restaurants végétariens sont des entreprises indépendantes, à la différence des cantines végétariennes des temples, et qu'elles doivent, pour être profitables, attirer des non-adeptes. Il en va de même des boutiques de produits végétariens (*sushi cailiao dian* 素食材料店) dont l'aspect et l'ambiance sont comparables à celles des restaurants végétariens, avec en majorité une coloration religieuse nette mais neutre.

La situation à Hong Kong est différente. Les groupes dévotionnels tels que le Xiantianjiao y ont une importance assez comparable à celle du Yiguandao à Taiwan, mais ils ont, au contraire de ce dernier, abandonné dans une large mesure le végétarisme permanent — qui est donc depuis longtemps associé en premier lieu au bouddhisme. L'idéal végétarien y est plus diffus, moins visible. Parmi les nombreux restaurants végétariens (une liste certainement incomplète en compte plus de cent), on trouve cependant, comme à Taiwan, des établissements chics explicitement bouddhiques, et d'autres, d'apparence plus neutre, fondés par des personnes ne revendiquant pas une appartenance bouddhique mais ne suivant pas moins des règles de pureté rituelle fondamentalement semblables.

En Chine populaire, l'éradication d'un grand nombre de groupes dévotionnels depuis les années 1950 a diminué l'offre de restaurants végétariens. Depuis la réapparition des commerces privés (dont les restaurants) à la fin des années 1970, on trouve surtout des restaurants végétariens liés aux temples bouddhiques (et dans une moindre mesure taoïstes), soit directement gérés par l'institution religieuse, soit en partenariat, et accueillant les pèlerins/touristes, pour qui le repas végétarien au temple est tantôt une expérience exotique et tantôt, ou à la fois, partie intégrante de la démarche religieuse. Des temples à Taiwan et à Hong Kong offrent aussi ce service, mais dans le contexte politique spécifique de la République Populaire, les restaurants végétariens sont devenus une source de revenus particulièrement importante pour des temples qui doivent être financièrement autonomes mais n'ont plus de biens fonciers. Il est intéressant de noter qu'en Chine populaire, et alors que les contraintes politiques sur les expressions publiques de la religion sont plus grandes qu'à Taiwan et à Hong Kong, la pratique publique du végétarisme y est plus encore liée aux institutions religieuses.

Plus récemment, on assiste aussi à la multiplication de grands restaurants chics urbains, quelques-uns renouant avec une tradition bouddhique laïque de l'époque moderne (sur le modèle du Gongde lin 功德林 ouvert en 1922 à Shanghai par le disciple laïc d'un éminent moine),

Goossaert, « Les sens multiples du végétarisme en Chine », pdf auteur.  
Pour la version publiée, voir *A croire et à manger. Religions et alimentation*,  
Aïda KANAFANI-ZAHAR, Séverine MATHIEU & Sophie NIZARD, éd.,  
Paris, L'Harmattan, 2007, p. 65-93.

et la plupart d'une inspiration plus moderne, comparable à celle des restaurants bouddhiques chics de Taipei et Hong Kong.

### 3. Des interprétations

#### 3.1 *L'essor d'un laïcat bouddhique*

Avec l'émergence des mouvements anti-superstition liés à la modernisation politique de la Chine depuis les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, les pratiques du végétarisme régulier et des règles de pureté rituelle sont abandonnées par l'État et certains groupes sociaux, et jugées contraires à la rationalité scientifique. Cependant, elles sont en même temps encouragées, bien plus activement qu'avant, par un bouddhisme qui tente de se réinventer comme religion autonome et nettement distincte du reste de l'univers religieux chinois, et qui veut donc définir des pratiques propres à un laïcat bouddhique. C'est dans ce cadre qu'il faut comprendre la grande diffusion du végétarisme parmi les classes moyennes depuis une trentaine d'années, notamment à Taiwan, et la multiplication des restaurants végétariens ; des phénomènes similaires s'observent dans d'autres pays de forte tradition bouddhique, où des modes de vie autrefois réservés au clergé se popularisent, comme la pratique de la méditation quotidienne.

Le bouddhisme chinois est en effet depuis un siècle engagé dans un processus de réinvention selon un modèle occidental de la « religion », non seulement sous l'effet de la concurrence des institutions chrétiennes missionnaires, comme dans d'autres pays d'Asie, mais aussi du fait de la politique religieuse des États chinois modernes depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>27</sup>. De ce fait, sous l'inspiration du grand réformateur moderniste que fut Taixu 太虛 (1890-1947), divers leaders ont tenté d'inventer un statut, des pratiques et des institutions propres à un laïcat bouddhique. Le végétarisme fait partie de ces pratiques.

Dès le début du XX<sup>e</sup> siècle et jusqu'aujourd'hui, des communautés bouddhiques laïques (*jushilin* 居士林) se sont organisées localement,

---

<sup>27</sup> Voir notamment Vincent Goossaert, « Les sciences sociales découvrent le bouddhisme chinois du 20<sup>e</sup> siècle », *Archives des Sciences Sociales des Religions*, n° 120, 2002.

Goossaert, « Les sens multiples du végétarisme en Chine », pdf auteur.  
Pour la version publiée, voir *A croire et à manger. Religions et alimentation*,  
Aïda KANAFANI-ZAHAR, Séverine MATHIEU & Sophie NIZARD, éd.,  
Paris, L'Harmattan, 2007, p. 65-93.

adoptent de plus en plus le végétarisme comme marqueur de leur foi, et gérant parfois des cantines ou des restaurants végétariens. Mais les plus influentes des institutions visant à créer un laïcat bouddhique sont apparues à Taiwan, notamment la Fondation Ciji (Ciji gongdehui 慈濟功德會, traduction officielle : Buddhist Compassion Relief Tzu Chi Foundation), fondée en 1966 par une nonne, Zhengyan, mais rassemblant surtout des adeptes laïques volontaires, donnant leur temps et/ou leur argent pour contribuer à des causes caritatives dans un esprit bouddhique<sup>28</sup>. Au contraire d'autres types de communauté religieuse, comme le Yiguandao où la pression est telle que la quasi-totalité des membres observe un végétarisme permanent, celui-ci n'est pas obligatoire au sein de la Fondation Ciji en dehors des activités propres à la Fondation, et n'est généralement pas fortement mis en avant par sa fondatrice et leader charismatique. On observe cependant qu'un nombre important parmi les millions de membres observe diverses formes régulières de végétarisme.

Au travers de l'essor d'institutions telles que Ciji, il me semble que l'on assiste depuis quelques décennies à une bouddhisiation du végétarisme chinois. Alors que, jusque dans les années 1960, se déclarer végétarien revenait en bonne partie (surtout à Taiwan) à révéler son appartenance à des groupes religieux controversés tels que le Yiguandao, le discours bouddhique, socialement plus valorisé, permet aujourd'hui de revendiquer une pratique végétarienne relevant d'un engagement religieux « moderne ». L'essor de ce végétarisme bouddhique semble avoir entraîné un déclin concomitant d'autres pratiques, d'une part de compassion envers les animaux (notamment la libération d'être vivants, qui existe encore mais ne jouit plus du prestige de jadis) et de l'autre des interdits spécifiques sur certaines viandes, liés à des règles de pureté rituelle, notamment l'interdit du bœuf, très répandu jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, et qui lui aussi existe encore mais de façon plus limitée et discrète que jadis<sup>29</sup>.

Une autre conséquence de la bouddhisiation du végétarisme chinois est la dimension prosélyte qu'il acquiert. Les laïcs végétariens se déclarant bouddhistes semblent souvent engagés dans une démarche visant à convertir leurs proches et relations, en douceur, par le discours et par le

---

<sup>28</sup> Julia Chien-Yu Huang, « Recapturing Charisma : Emotion and Rationalization in a Globalizing Buddhist Movement from Taiwan », thèse de doctorat, Boston University, 2001.

<sup>29</sup> Goossaert, *Interdit du bœuf*.

Goossaert, « Les sens multiples du végétarisme en Chine », pdf auteur.  
Pour la version publiée, voir *A croire et à manger. Religions et alimentation*,  
Aïda KANAFANI-ZAHAR, Séverine MATHIEU & Sophie NIZARD, éd.,  
Paris, L'Harmattan, 2007, p. 65-93.

soutien aux réseaux de restaurants, de cours de cuisine végétarienne, par la diffusion de textes imprimés ou en ligne, etc. La dimension missionnaire est également visible à l'exportation, et dans de nombreux pays étrangers (par exemple en Asie du Sud : Népal, Bhoutan, etc.) où les organisations bouddhiques taiwanaises (Fondation Ciji, mais aussi Foguangshan, Fagushan etc.) sont actives, finançant des programmes caritatifs ou éducatifs, mais menant aussi des campagnes pour convaincre les populations qu'un bon bouddhiste est végétarien, ce qui est souvent étranger aux traditions bouddhiques locales<sup>30</sup>.

### 3.2 La globalisation du végétarisme

Un autre aspect très apparent dans les mutations contemporaines est la valorisation par l'extérieur de la tradition végétarienne chinoise. La référence à la tradition végétarienne occidentale dans sa profondeur historique et dans son essor actuel, ainsi que le recours au discours scientifique médical, servent à légitimer le végétarisme, alors que la tradition médicale chinoise ne l'a jamais quant à elle défendue. L'émergence d'un végétarisme global a donc eu un impact important sur le discours végétarien chinois et les justifications à la pratique données tant par les activistes que par les pratiquants ordinaires.

Le recours massif aux arguments de la science médicale (l'homme est naturellement herbivore ; les viandes contiennent des toxines et sont causes de très nombreuses maladies...) s'observe tant au sein du discours tenu par le Yiguandao<sup>31</sup> que de celui se réclamant du bouddhisme. A vrai dire, le discours Yiguandao de justification du végétarisme reste cependant plus proche des sources de l'époque impériale (les livres de morale en particulier) tandis que le discours bouddhique ménage davantage de place aux arguments « scientifiques ». De même (dans le monde chinois comme ailleurs), le discours militant des autorités spirituelles et des associations est plus scientifique et engagé (protection

---

<sup>30</sup> La nourriture distribuée par la Fondation Ciji aux victimes de catastrophes naturelles partout dans le monde est toujours végétarienne.

<sup>31</sup> Voir par exemple la somme diffusée par le Yiguandao sur le sujet : *Chizhai de zhenyi 持齋的真義*, Taipei, Guanghai, 2004.

Goossaert, « Les sens multiples du végétarisme en Chine », pdf auteur.  
Pour la version publiée, voir *A croire et à manger. Religions et alimentation*,  
Aïda KANAFANI-ZAHAR, Séverine MATHIEU & Sophie NIZARD, éd.,  
Paris, L'Harmattan, 2007, p. 65-93.

de l'environnement, agriculture bio<sup>32</sup>) que celui des végétariens réguliers, pour qui l'acquisition de mérites et de bénéfices personnels (estime de soi, santé, réussite) reste souvent premier. Par son adéquation de la santé morale et de la santé physique (un végétarien est en bonne santé parce qu'il mange sainement et aussi parce qu'il contrôle ses désirs et ne crée pas de mauvais karma en nuisant aux animaux), le discours végétarien du bouddhisme chinois n'est pas sans rappeler par exemple celui des Adventistes du Septième jour, mais en jouissant d'un statut social plus valorisé.

Pour de nombreux chinois, végétariens ou non, la pratique est d'abord présentée comme une question de santé ; les motivations religieuses sont généralement précisées quand on pose la question, dans un second temps — ce qui ne signifie pas qu'elles sont moins importantes. La reconnaissance par l'autorité scientifique du végétarisme comme régime sain, dans une société où les pratiques diététiques de santé sont depuis très longtemps reconnues et respectées, a beaucoup contribué à valoriser socialement le végétarisme. L'épidémie de SARS en 2003 en a fourni un bon exemple, en convainquant un certain nombre de Chinois d'adopter le végétarisme, même si le SARS lui-même n'avait aucun rapport avec l'alimentation et la viande. Il semble que la panique du SARS a contribué à une prise de conscience, relayée par certaines autorités religieuses, d'un besoin d'un rapport plus éthique, vigilant et contrôlé à la santé, à l'environnement et à l'alimentation. Pendant l'épidémie, la Fondation Ciji avait réagi en encourageant ses membres à prendre en ligne (librement et sans contrôle) des vœux de végétarisme, où l'internaute pouvait choisir le régime souhaité parmi tout un choix de formes régulières de végétarisme<sup>33</sup>.

La justification par la santé est quasi-universelle, mais elle n'est cependant pas généralement suffisante pour rendre compte des motivations et des pratiques spécifiques des végétariens chinois. Celles-ci en effet incorporent d'autres règles qui ne sont quant à elles pas défendues par une argumentation scientifique ou diététique. La plus importante est celle des cinq plantes alliacées, *wuhun* 五葷 ou *wuxin* 五辛<sup>34</sup>. Le terme *hun* qui désigne couramment les régimes non-végétariens

<sup>32</sup> Sur les liens entre bouddhisme et militantisme écologique, voir Robert P. Weller, *Discovering nature : globalization and environmental culture in China and Taiwan*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.

<sup>33</sup> Information orale, Julia Huang, octobre 2005.

<sup>34</sup> *Xin* est l'une des cinq catégories du goût, et rassemble toutes les saveurs agressives (âcre, piquant...), notamment celles procurées par les plantes alliacées,

signifie au sens propre « plante alliée ». La cause de cet interdit est sans doute multiple ; les plantes *hun* donnent mauvaise haleine et sont donc considérées comme impures, en rapport avec une liturgie de la parole où l'on parle aux dieux ; par ailleurs, étant des condiments des mets de viande, elles peuvent être interdites en période de manger simple et maigre. L'argumentation la plus courante aujourd'hui est qu'elles excitent les désirs corporels (désirs de viande, de sexe, de colère, de passions de tout genre) et sont donc en contradiction avec l'idéal de contrôle de soi et d'apaisement véhiculé par l'ensemble des discours végétariens. En règle générale, les restaurants végétariens, quelle que soit leur affiliation, n'utilisent pas les cinq plantes alliées. Même si certains laïcs bouddhisants se le permettent, bon nombre de végétariens permanents ou réguliers s'abstiennent de consommer ces plantes (du moins les jours d'observance) et les restaurateurs végétariens, y compris ceux qui ne revendiquent pas d'identité religieuse, les écartent tout naturellement. On trouve dans un livre récent sur « le nouveau végétarisme » écrit par un médecin taiwanais un discours végétarien voulant se distancier des traditions religieuses (distinguant explicitement le *su* diététique-éthique du *zhai* rituel), tout en s'affirmant comme bouddhique, et écartant la question des plantes alliées, mais cette position n'est sans doute représentative que d'une minorité des végétariens chinois<sup>35</sup>. Les restaurateurs de Hong Kong que j'ai interrogés à ce sujet admettent une différence d'emphase (plus ou moins religieuse) entre les notions de *su* et de *zhai*, mais sans que cela se traduise par des pratiques ou des régimes différents.

Les autres types d'aliments associés à la viande font davantage que les plantes alliées objets de discussion et d'accommodements. Bon nombre de végétariens s'abstiennent aussi d'alcool, pour des raisons proches de celles avancées au sujet des plantes alliées, à savoir la discipline du corps et de l'esprit. Mais le discours dominant, tant au sein du Yiguandao que chez les bouddhistes laïcs est que l'alcool constitue une transgression bien moins grave : « il est déjà si difficile de se priver totalement de viande, il n'y a pas de mal à boire occasionnellement et modérément entre amis » (propos similaires tenus par des restaurateurs bouddhistes et par des cadres du Yiguandao). Différents restaurants végétariens utilisent

---

le piment et le gingembre. La liste des *wuhun/wuxin* est fluctuante selon les sources (on distingue souvent une liste bouddhique, une taoïste et une confucianiste) mais inclut généralement l'ail, la ciboulette, l'échalote, le poireau et l'oignon.

<sup>35</sup> Ye Ping 野萍, *Xin sushi zhiyi* 新素食主義, Taipei, Yuezhi wenhuaguan, 2004.

Goossaert, « Les sens multiples du végétarisme en Chine », pdf auteur.  
Pour la version publiée, voir *A croire et à manger. Religions et alimentation*,  
Aïda KANAFANI-ZAHAR, Séverine MATHIEU & Sophie NIZARD, éd.,  
Paris, L'Harmattan, 2007, p. 65-93.

d'ailleurs des alcools médicinaux (*yaojiu* 藥酒) dans quelques soupes, tout en l'indiquant clairement ; mais la plupart ne proposent pas d'alcool sur leur menu<sup>36</sup>, encore que certains (mais pas tous) acceptent que les clients apportent leurs bouteilles. Bon nombre de restaurants végétariens sont également non-fumeurs.

Les œufs et les produits laitiers font également l'objets d'accommodements. Le Yiguandao n'interdit pas les œufs (même si certains adeptes s'en abstiennent), et les restaurants Yiguandao ont longtemps utilisé les œufs de canard (moins chers que les œufs de poule), si bien qu'à Taiwan il y a quelques décennies, le Yiguandao avait gagné le surnom de Yadanjiao 鴨蛋教, « religion des œufs de canard », qui n'est plus d'usage aujourd'hui. Beaucoup de laïcs végétariens considèrent aujourd'hui que l'interdiction d'œufs et produits laitiers, comme, dans une bien moindre mesure, celle des plantes alliées, qui est faite au clergé dans le cadre de règles de pureté rituelle, ne les concerne pas, parce que leur démarche est morale plutôt que rituelle. De fait, la plupart des restaurants végétariens proposent des mets à base d'œufs et de lait, notamment pour les desserts d'inspiration occidentale, mais en l'indiquant très clairement et en les disposant sur une table séparée, si bien qu'un végétalien peut sans gêne fréquenter ces restaurants. Il semble que le discours médical des praticiens chinois de la médecine occidentale, partagé mais assez souvent neutre ou favorable à l'égard du végétarisme, est en revanche nettement critique à l'égard du végétalisme.

Un dernier élément en débat, mais non le moindre, concerne les imitations de viande, couramment appelées *surou* 素肉, « viande végétarienne », à base de gluten et autres produits. En réalité, le débat sur les imitations est ancien<sup>37</sup>. Certains y voient une façon habile d'attirer les réticents au végétarisme, en leur démontrant qu'on peut adopter le végétarisme sans perdre aucun des plaisirs esthétiques et gustatifs de la cuisine chinoise. La plupart des restaurants végétariens (aussi bien d'affiliation Yiguandao que bouddhique ou neutre) en proposent. En revanche, certains végétariens les rejettent, le plus souvent parce qu'ils y

---

<sup>36</sup> Une exception est la branche Hongkongaise du célèbre Gongdelin évoqué plus haut ; qui sert des alcools, et se montre de façon générale plus sécularisée que la plupart des restaurants bouddhiques, peut-être sous l'effet d'une orientation vers une clientèle touristique.

<sup>37</sup> John Kieschnick, « Buddhist Vegetarianism in China », in Roel Sterckx (dir.), *Of Tripod and Palate : Food, Politics and Religion in Traditional China*, New York, Palgrave, 2005, p. 205.

Goossaert, « Les sens multiples du végétarisme en Chine », pdf auteur.  
Pour la version publiée, voir *A croire et à manger. Religions et alimentation*,  
Aïda KANAFANI-ZAHAR, Séverine MATHIEU & Sophie NIZARD, éd.,  
Paris, L'Harmattan, 2007, p. 65-93.

voient une forme d'ambiguïté voire d'hypocrisie contraire à l'esprit ascétique du végétarisme. D'autres y voient également des produits douteux, dont on ne peut vraiment connaître les ingrédients et les conditions de fabrication, et leur préfèrent une cuisine fondée sur la simplicité et la « transparence », faite de légumes apparaissant parfaitement comme des légumes. Les arguments pour ou contre les imitations mettent à jour la dimension morale de la démarche végétarienne en Chine, où la forme de ce qui est mangé doit correspondre à la sincérité de la pratique, et répondre à une démarche de purification personnelle par la maîtrise des sources d'impureté, de confusion, et de maladie à l'extérieur comme à l'intérieur du corps.

### ***3.3 La multiplication des végétarismes***

Les contextes proprement chinois (avec notamment la reprise de la tradition végétarienne par le bouddhisme) et internationaux (avec l'émergence d'un discours végétarien global) ont contribué depuis quelques décennies à faire évoluer le végétarisme chinois dans des directions nouvelles et variées. Le végétarisme chinois moderne était déjà très divers et ouvert aux choix individuels, mais la palette des formes de végétarisme s'est encore élargie. Il faut cependant noter d'abord le maintien des cadres traditionnels de la pratique : au sein des végétariens, les pratiquants réguliers mais non permanents, qui observent le *zhai* le 1er et le 15, ou les six jours bouddhiques de chaque mois lunaire, restent sans doute en majorité. Tous les restaurants végétariens, ceux des temples mais ceux aussi en ville, affirment recevoir une clientèle nettement plus importante ces jours-là (le double, disent des restaurateurs de Hong Kong), et offrent d'ailleurs souvent des menus spécifiques.

De même, la pratique au sein des groupes dévotionnels, notamment le Yiguandao, continue aussi de représenter une part importante de la population végétarienne. Sa spécificité est d'adopter le végétarisme permanent (des membres du Yiguandao reprochent d'ailleurs à d'autres groupes religieux de pratiquer le végétarisme lors de leurs réunions et fêtes, mais pas au quotidien), et de mettre dans son discours de justification l'accent sur la moralité et la compassion, plutôt que sur la santé.

A côté de ces formes attestées déjà depuis plus d'un siècle, on assiste à l'essor d'un végétarisme chic, qui accorde de l'importance à la qualité de la nourriture, qui est souvent, comme en Occident, issue de

Goossaert, « Les sens multiples du végétarisme en Chine », pdf auteur.  
Pour la version publiée, voir *A croire et à manger. Religions et alimentation*,  
Aïda KANAFANI-ZAHAR, Séverine MATHIEU & Sophie NIZARD, éd.,  
Paris, L'Harmattan, 2007, p. 65-93.

l'agriculture biologique. Ces végétariens (dans le cas taiwanais) critiquent à l'occasion la nourriture des petits restaurants gérés par des membres du Yiguandao, qu'ils jugent médiocre et trop huileuse. Ils emploient volontiers le terme de « nourriture végétarienne pour entretenir la force vitale », *yangsheng sushi* 養生素食. Si la forme de « souci de soi » exprimée par ces végétariens trouve des accents hédonistes, d'autres ont au contraire une interprétation plus ascétique, au sens d'une ascèse intramondaine, où l'alimentation végétarienne constitue un des volets d'une discipline et d'une hygiène de vie morale. Dans son travail de sociologie religieuse dans la ville nouvelle de Shenzhen (où les institutions religieuses sont quasiment absentes), Fan Lizhu a mis en évidence le rôle joué par certains restaurants végétariens comme lieux de pratique religieuse laïque pour des hommes et femmes jeunes en quête de vie morale mais ne se reconnaissant pas dans la religion traditionnelle des temples<sup>38</sup>. De même, plusieurs restaurateurs végétariens présentent leur activité comme une forme de pratique religieuse, *xiudao* 修道, au sens où elle contribue au bien-être de la société (diminuer le nombre d'être vivants tués) et d'accumulation de mérite personnel.

Ces différents aspects de la pratique végétarienne contemporaine peuvent être analytiquement séparés, mais se retrouvent le plus souvent entrecroisés chez les pratiquants. J'en veux pour exemple madame Zhu, qui a fondé et dirige l'un des grands restaurants végétariens bouddhiques et chics à Taipei, le Chuntian sushi canting 春天素食餐廳 (interview juillet 2005). Cette femme d'affaires s'est d'abord convertie au végétarisme pour des raisons de santé (elle dit avoir d'elle-même arrêté la viande pour guérir d'une maladie chronique) puis a ouvert un grand restaurant végétarien chic<sup>39</sup>. Elle est par la suite devenue une membre active de la Fondation Ciji et se présente comme bouddhiste. Elle est volontiers prosélyte, adoptant spontanément dans la conversation un discours passionné sur les souffrances des animaux que l'on abat, et présente son restaurant non comme une entreprise commerciale (en dépit de son aspect manifestement florissant) mais comme une œuvre de charité. Parmi les employés de son restaurant (comme dans les autres

---

<sup>38</sup> Fan Lizhu 范丽珠, Evelyn Eaton Whitehead & James D. Whitehead, « The Spiritual Search in Shenzhen. Adopting and Adapting China's Common Spiritual Heritage », *Nova Religio*, n° 9-2, 2005.

<sup>39</sup> Son cas n'est pas isolé : un autre gérant de restaurant nous a aussi affirmé être devenu bouddhiste après avoir commencé à travailler dans un restaurant végétarien.

Goossaert, « Les sens multiples du végétarisme en Chine », pdf auteur.  
Pour la version publiée, voir *A croire et à manger. Religions et alimentation*,  
Aïda KANAFANI-ZAHAR, Séverine MATHIEU & Sophie NIZARD, éd.,  
Paris, L'Harmattan, 2007, p. 65-93.

restaurants végétariens que j'ai visités), certains ne sont eux-mêmes pas végétariens, mais elle leur offre des cours afin d'approfondir leurs connaissances à ce sujet. En revanche, dans la communication extérieure du restaurant (site web : [www.springfood.com.tw](http://www.springfood.com.tw), brochure, etc.), c'est l'aspect santé (y compris les strictes normes d'hygiène et les ingrédients bio) qui sont mis en avant. Les registres de la moralité et de la santé s'entrecroisent donc intimement.

En bref, les conversions au végétarisme qui s'observent fréquemment dans la société chinoise contemporaine ne semblent pas pouvoir s'expliquer, à l'exception du Yiguandao, par l'exercice d'une prescription normative venant de l'autorité religieuse. En revanche, elles s'inscrivent dans une quête de santé et de sens qui fait appel, comme d'autres mouvements en Chine contemporaine, notamment le Qigong<sup>40</sup>, à divers registres combinés de façon variable suivant les individus : la science et la modernité (le végétarisme global), la moralisation de la vie (le végétarisme comme ascèse intramondaine), et la valorisation de soi par recours à la tradition spirituelle nationale voire nationaliste (en l'occurrence identifiée au bouddhisme).

---

<sup>40</sup> David Palmer, *La fièvre du qigong. Guérison, religion et politique en Chine, 1949-1999*, Paris, EHESS, 2005.